

était doux, les bois encore dépouillés commençaient à verdier, les arbres fruitiers étaient déjà en fleurs et répandaient dans l'air une senteur amère ; tout était calme et riant dans ces campagnes, sur lesquelles venaient de passer les douces haleines du beau mois d'avril. Georges poucourut du regard la longue avenue, le château, les jardins et murmura avec un profond soupir :—Adieu !..

—Hélas ! pourquoi sommes-nous revenus ici ! dit Thérèse en baisant son visage couvert de larmes..

Lara avait descendu la côte en courant, et, arrêté devant la grille, il aboyait en tournant la tête vers son maître, comme pour l'avertir qu'il reconnaissait leur demeure, qu'ils étaient là chez eux. En ce moment, un tilbury sortit au grand trot de l'avenue : c'était M. de Bearn qui le conduisait. Le cheval, effrayé par les aboiements de Lara, fit un écart ; alors Gaston de Bearn se dressa en proférant une effroyable malédiction, et sangla au pauvre chien un coup de fouet qui lui déchira les flancs. A ce geste, au cri plaintif que poussa Lara, Georges se leva pâle, hors de lui.

—Mon cher enfant, arrêtez ! ne dites rien à cet homme ! s'écria Thérèse épouvantée ; vous ne pouvez pas lui faire l'honneur de vous battre avec lui !..

M. de Bearn passa devant eux au grand trot sans les regarder.

—Oui, murmura Georges en serrant de sa main son front pâle, il est temps que je parte !.. il arriverait quelque malheur !..

Le marquis ne sut rien de cette rencontre, et, le soir, lorsqu'il s'aperçut que Lara, souffrant, restait couché près de son maître, il dit, en le caressant :

—Ce pauvre animal comprend que nous sommes tristes, et il est triste aussi !

—C'est un ami que j'emmène, dit Georges en passant sa main sur la tête blanche et soyeuse de Lara, le seul ami que j'aurai loin d'ici..

—Et vous n'oubliez pas, en écrivant, de nous donner de ses nouvelles, interrompit Thérèse avec un faible sourire.

Tous trois tâchèrent d'être calmes, résignés, de renfermer la douleur de cette cruelle séparation ; mais cette nuit là personne ne dormit chez le marquis de Roqueville. Le lendemain matin, Georges vint se mettre à genoux près du lit de son père, reçut sa bénédiction, embrassa Thérèse, et partit. M. Thévenet l'accompagna jusqu'à la voiture, et dit, en lui serrant la main une dernière fois :

—Monsieur le comte, vous savez que tout ce

que je possède est à votre disposition. Si vous aviez besoin d'un service, n'importe lequel, écrivez-moi ; vous me devez la préférence ; il y a trente ans que je suis le conseil et, j'ose dire, l'ami de votre famille.

—Je le sais, Monsieur Thévenet, dit Georges attendri, et je recommande mon père à vos soins ! Pour moi je vais à la garde de Dieu tenter ce que peuvent le courage, l'amour du travail et le sentiment d'un grand devoir à remplir !

IV.

L'HÔTEL BEAUSEJOUR.

Au centre du quartier latin, près de cette vénérable Sorbonne, fondée par le chapelin de Saint Louis, rebâtie par Richelieu, et où la Faculté de théologie a rendu pendant plus de cinq siècles ses arrêts souverains ; non loin de ce vieil hôtel de Cluny dont M. du Sommerard a fait un si curieux musée, il est une rue sombre, étroite et boueuse qu'on appelle la rue des Maçon-Sorbonne. Le soleil ne s'y montre jamais ; son pavé glissant ne sèche en aucune saison, et, dans les plus beaux jours d'été, on y trouve cette boue éternelle où trempe le vieux Paris. Cette rue des Maçon-Sorbonne, malgré ses maisons hautes et noires, son aspect misérable, sa boue, et la foule bruyante qui la traverse à certaines heures, présente un grand avantage : les logements y sont à très-bon marché. Aussi est-elle exclusivement habitée par ces pauvres étudiants qui apportent de leur province une robuste santé, la volonté de travailler, et douze ou quinze cents francs pour vivre pendant toute l'année scolaire.

Entre ces maisons enfumées, il y en avait une plus grande, plus sombre, plus peuplée que les autres, et que, par une triste ironie, sans doute, on appelait l'hôtel Beauséjour. C'est là que George était descendu. Une chambre au troisième, précédée par un bouge, que le portier appelait pompeusement une antichambre, formait tout son appartement. Le mobilier était assorti à l'aspect de la maison. Il se composait d'un vieux secrétaire, d'une commode neuve en bois de noyer et d'un lit couleur d'acajou, autour duquel retombaient des rideaux à carreaux bleus et blancs, trop courts d'une demi-aune. Devant l'unique fenêtre dont les vitres opaques étaient encadrés dans un châssis vermoulu, il y avait une table noire sur laquelle on avait écrit bien des thèses et bu bien des bols de punch ; il était aisé de distinguer encore les traits, les noms, les hiéroglyphes que traça une plume distraite, et le rond des verres alignées devant le